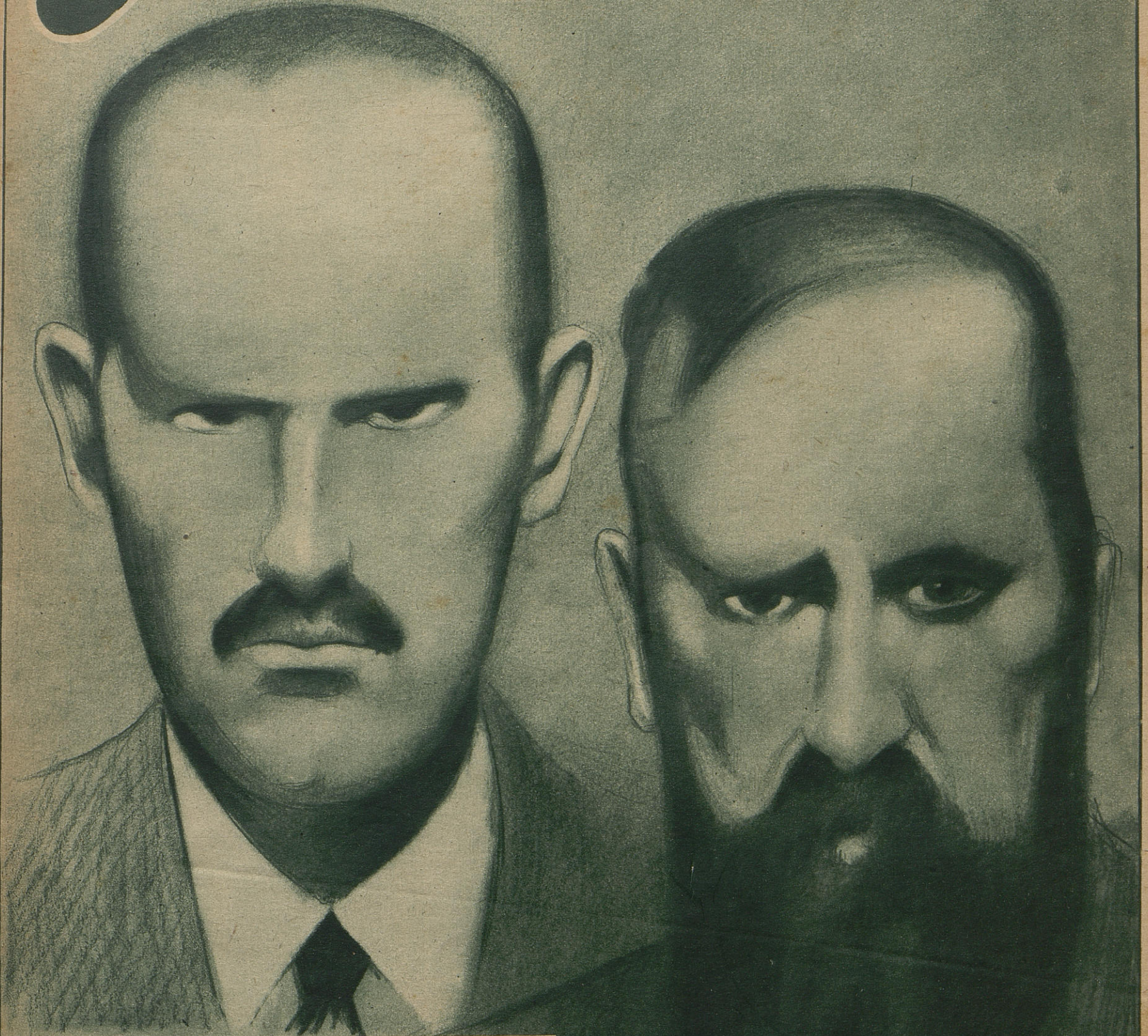


J'ai vu...



TROTSKY (à gauche) ET LÉNINE (à droite)

les deux ouvriers

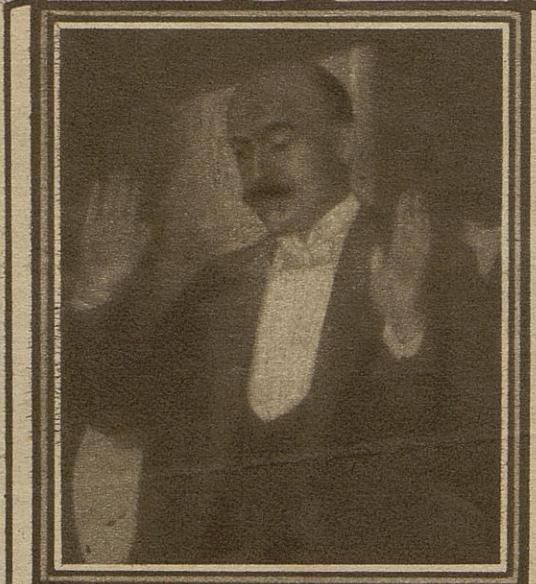
de la défection russe

FOP. 47

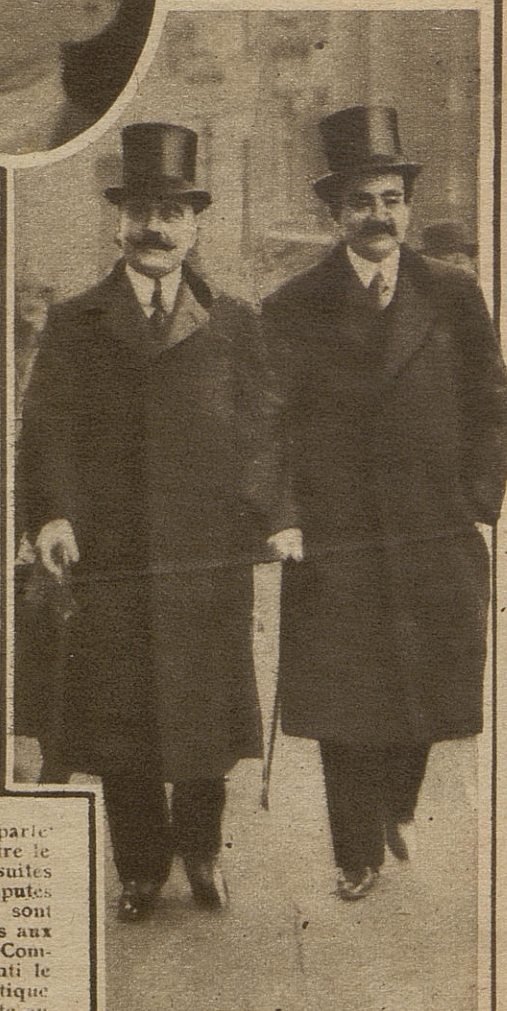
M. JOSEPH CAILLAUX, EN PIED, DE FACE ET DE PROFIL.



Sous le parapluie de M. Ceccaldi.



Pendant les audiences de la cour d'assises en 1914.



Avec M. Malvy.

A l'heure où nous mettons sous presse, la Commission parlementaire des Onze, ayant adopté par sept voix contre quatre le rapport de M. Paisant concluant à l'autorisation des poursuites contre MM. Joseph Caillaux et Loustalot; la Chambre des Députés va être appelée à se prononcer. De graves présomptions sont relevées à la charge de l'ancien président du Conseil. Mais aux accusations formulées contre lui, M. Caillaux, qui devant la Commission s'est expliqué très longuement, oppose le démenti le plus formel et a manifesté l'intention d'exposer toute sa politique en séance publique. Avec un brateur à la parole aussi tranchante, au geste si autoritaire, on peut s'attendre à des débats mouvementés.

LA GUERRE NAVALE
ET LES HÉROS DE LA MER



LA LIGUE MARITIME
DISTRIBUE DES RÉCOMPENSES



En rond, dans le haut : le second maître Cuisal de "l'Hyacinthe-Yvonne" un des héros de la fête. — Dans le document central : l'amphithéâtre de la Sorbonne, pendant la cérémonie.

Toutes les marines alliées étaient représentées à la cérémonie organisée par la Ligue maritime française. — A gauche en bas : une délégation de marins italiens avec un drapeau.

Il est souvent salutaire de dire et de répéter certaines choses bien qu'elles ne flattent guère notre amour-propre de français, car il faut que nous ayons pleinement conscience des fautes que notre pays a commises afin de rechercher s'il n'y a pas de mesures à prendre immédiatement pour les réparer. C'est ainsi que les statistiques maritimes doivent nous être d'un grand exemple, parce que très alarmantes. En 1909, notre marine marchande compte en effet 1 706 000 tonnes; la marine marchande allemande en accuse 2 347 000 alors que l'Allemagne possède en tout quelques centaines de kilomètres de côtes, sur une seule mer, tandis que la France en a des milliers sur les trois grandes mers de l'Europe. Contre cet état de choses, vraiment angoissant pour notre pays, il faut amorcer dès maintenant l'immense œuvre de reconstitution qui doit être notre préoccupation de demain. C'est à ce but que tendait la cérémonie organisée par la Ligue

maritime française dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne le dimanche 16 décembre, sous la présidence de MM. Millerand, Chaumet et Georges Lecomte.

Toutes les ligues maritimes alliées y étaient représentées par leur drapeau escorté d'un détachement, et c'est au milieu d'un enthousiasme sans exemple, que l'amiral de Gueydon remit aux équipages qui s'étaient tout particulièrement distingués contre l'ennemi, les récompenses de la Ligue. Les marins de l'*Hyacinthe Yvonne* qui détruisirent un sous-marin ennemi, se virent décerner la grande médaille de la Ligue et le prix de 15 000 francs en récompense de leur courageuse conduite.

Dans ses prochains numéros, *J'ai Vu*, comme nous l'avons dit, consacrera une rubrique régulière à de semblables exploits et tiendra ses lecteurs au courant de toutes les questions qui touchent aussi bien à la marine de guerre qu'à la marine marchande. S. X.

LE CHANT DE L'ÉQUIPAGE

Roman d'aventures par PIERRE MAC ORLAN

Illustrations de Gus Bofa (Suite et fin.)

PETER Laffe ramassa quelques branches et Conrad versa du café froid dans une petite marmite en aluminium. Le feu flamba joyeusement, le vent de mer couchait la fumée contre le sol.

« Autrefois, monsieur, je faisais du commerce pour une grande maison de thé, il faut vous dire que je suis Russe. Alors, naturellement, pour traiter des marchés avantageux, j'ai pénétré en Chine, j'ai traité des affaires avec des mandarins qui m'ont roulé, messieurs, et puis je suis tombé, un beau jour chez un bourgeois extrêmement bien élevé. Nous avons tiré ensemble sur le bambou, et puis et puis, c'est ici que l'histoire s'embrouille, et puis... voilà.

L'homme se frappa la tête avec la main. « C'est à dire que je me suis réveillé ficelé comme un objet de luxe. On m'a embarqué quelque part sur un bateau quelconque. J'ai fait tout le voyage à fond de cale, avec une dizaine de compagnons. Nous devions servir de fret.

Je ne vous dirai rien, messieurs, d'un voyage accompli dans de telles conditions : c'est inconfortable et d'une banalité prétentieuse. Pourtant quand les chinois m'eurent débarqué sur cette île et abandonné avec mes compagnons et tout un choix de conserves de bonne qualité, j'eus la faiblesse de croire que ces individus commettaient une énorme sottise en ajoutant cette dernière vexation à la série de celles que je venais de subir. Quelle innocence était la mienne. Au bout d'un mois de captivité dans cette île, nous fîmes, mes compagnons et moi la connaissance de l'horrible nègre que vous avez laissé à la porte du blockhaus... Oui, du blockhaus... le petit cottage qui nous sert de boudoir, de garde-manger et de fumerie... Je ne puis vous dépeindre l'horreur sereine de cette île, ma raison je le sais perdit un peu de son équilibre.

Le Russe débitait son discours d'une voix douce et chantante. Il ne regardait personne en face et ses maigres épaules se serraient craintivement.

— Vous dites, interrogea Krühl que cette île appartient à un chinois, propriétaire également d'un petit vapeur. Avez-vous des renseignements sur cet homme? Que sont devenus vos compagnons de captivité. Dans quel but vous a-t-il déposé sur cette île perdue?

— Je suis très fatigué, messieurs, l'émotion que je viens d'éprouver m'a coupé les bras et les jambes. Je suis dans un état de faiblesse extraordinaire. Quand vous connaîtrez ma vie sur cette terre de désolation et la situation que l'avenir me réservait, vous m'excuserez pour bien des petites choses qui peuvent me faire paraître ridicule et plat.

Souriant, il se servit une large tranche de jambon. Autour de lui Eliasar, Krühl et le capitaine, tous trois allongés sur l'herbe regardaient la nuit descendre sur la cime des arbres. Au milieu de leur groupe, la silhouette inquiétante du Russe, donnait aux choses inertes une qualité et une saveur qu'aucun des trois hommes n'appréciait avec bienveillance.

XIX

LE CHINOIS

Quand le Russe eût terminé son repas. — C'est autre chose que des conserves, dit-il.

(1) Voir *J'ai Vu*, depuis le numéro 151.



AUTREFOIS, MESSIEURS, JE FAISAIS DU COMMERCE POUR UNE GRANDE MAISON DE THÉ... IL FAUT VOUS DIRE QUE JE SUIS RUSSE.

Krühl lui offrit un cigare.

— Comment vous appelez-vous? lui demanda-t-il?

— Oh! je vous demande pardon. Je ne me suis pas présenté. Je m'appelle Oline Yvanovitch.

— Votre pays est en guerre contre l'Allemagne.

— Ah! fit Oline, ici nous sommes loin de tout cela.

— Maintenant, pouvez-vous nous donner quelques renseignements sur ce Chinois dont vous semblez craindre le retour? Savez-vous si des fouilles ont été entreprises ici, depuis votre arrivée dans l'île ou avant?

— Des fouilles? l'homme ricana. Il y a peut-être un trésor de caché dans l'île.

— Bouh, bouh, peuh! dit Krühl. Le sous-sol renferme en effet des mines de cuivre importantes et je désirais savoir si votre personnage avait eu l'intention de les exploiter.

— Je vous ai dit, poursuivit Oline sans répondre à la question de Krühl, que le Chinois m'avait pris chez lui, comme un brochet dans une nasse. Le chinois, je l'ai appris, par le compagnon sans oreilles, que vous avez laissé au milieu de son trésor de boîtes de sardines, le Chinois est, comment dirais-je, exécuteur des hautes œuvres, ou plutôt professeur des exécuteurs des hautes œuvres du Céleste Empire. C'est un homme considérable qui ne manque pas d'instruction et qui peut découper un type comme vous et moi en mille morceaux agréablement parés avant de lui permettre de rendre l'âme. On n'obtient pas un tel résultat en naissant et c'est une profession qui demande un apprentissage long et consciencieux. Un bourreau chinois, mon cher ami, n'est pas un sali aud de saboteur comme les bourreaux européens. C'est un personnage gonflé de dignité et saturé de science. Les jeunes gens qui désirent embrasser la carrière de bourreau doivent travailler et se faire la main. Il leur faut des sujets d'études, des patients leur permettant d'étudier en détail les différents supplices en usage dans un pays où les nerfs des habitants ne sont pas précisément à fleur de peau.

— Dépêchez-vous, dit Eliasar qui trépigait. Il est urgent que nous connaissions l'identité de ce personnage que vous vous acharnez à rendre énigmatique.

Le Russe éclata de rire, assez naïvement... On prit le chemin de la petite anse où la chaloupe de l'Ange du Nord était amarrée. En apercevant l'élégant voilier chassant sur

ses ancres, le Russe poussa des exclamations de joie. Il gambadait comme un jeune daim. Joaquin Heresa le contemplant avec l'expression d'un fox-terrier que son maître tient au collet en présence d'un chat.

— Abrégez, abrégez, murmura-t-il très bas, à l'oreille d'Eliasar. Depuis le débarquement dans l'île les compagnons de Krühl et Krühl lui-même se sentaient devenir la proie d'une inexplicable nervosité.

Krühl paraissait inquiet. Il déclama Chita. La belle fille débarqua à son tour et s'installa sous une tente que M. Gornedonin dressa avec l'aide de Manolo.

On habilla Oline avec un costume de toile appartenant à Krühl et on l'utilisa dans la mesure de ses forces, car il était extrêmement faible.

Le cinquième jour du débarquement dans l'île, Krühl, revenant harassé d'une longue randonnée à travers les hautes herbes et le bois de chêne-liège où il espérait toujours découvrir le fameux « champignon », déposa sa carte sur la table pliante dressée à l'entrée de la tente où reposait la Vénézuélienne.

— Voyons, monsieur, dit-il brusquement à Heresa, pouvez-vous me dire en quoi l'île que nous occupons ressemble à celle dessinée sur cette carte.

Heresa suffoqué bégaya : « Dans ces conditions, monsieur Krühl, je vous demande de rentrer à bord et je vous reconduirais dans un port quelconque à votre choix... Je suis un marin et je... Virgen del Carmen! Vous me prenez pour un polisson.

Krühl s'adoucit immédiatement. « Ne vous fâchez pas, bouh, bouh, peuh. Je suis découragé. J'ai sillonné le bois en tous sens et je n'ai rien trouvé qui puisse me mettre sur la voie d'un des points de repères admirablement indiqués sur cette carte. Je vous demande simplement de m'affirmer que vous ne vous êtes pas trompé. »

— Je vous donne ma parole que nous sommes sur l'île indiquée sur cette carte. Le trésor doit être ici... Mais croyez-vous que l'individu que nous avons rencontré près de la caverne ne soit pas au courant de ce qui nous tourmente tous?

— C'est un fou, répondit Krühl, nous ne pouvons rien n tirer. Depuis cinq jours que nous sommes ici, je n'ai pas encore réussi à m'expliquer sa présence ainsi que celle des deux misérables créatures que je ne veux pas voir.

— Le Russe sait quelque chose, s'écria Joaquin Heresa avec violence, il faut le faire parler, je le ferai parler avec une baguette rougie au feu.

— Employons la douceur et la patience, conseilla Krühl qui voyait l'espérance refluer sous ses pas.

Le dîner fut morne. Eliasar paraissait accablé. Heresa de mauvaise humeur se taisait tournant le dos à Chita qui, les mains nouées autour de ses genoux, fumait de longues cigarettes qu'elle roulait elle-même avec une prodigieuse habileté.

— Vous ne nous avez toujours pas dévoilé ce que vous savez sur le fameux Chinois, dit Krühl au russe.

— Ah! vous y revenez, répondit Oline avec satisfaction... Pour ma part, je ne sentirai capable de raconter une histoire avec distinction que lorsque je me sentirai en sécurité sur votre bel *Ange du Nord* ou plus exactement quand nous aurons mis un continent entre nous et cette île de malédiction. En

somme, mon cher monsieur, le Chinois est un homme simple et par cela même beaucoup plus épouvantable que tout ce que vous pouvez imaginer.

— C'est un bourreau? dit Krühl.
— Naturellement, répondit Oliine.

— Pourquoi vous a-t-il enfermé dans cette île... Une vengeance, sans doute?

— Non. Il recrute comme il peut des sujets pour ses élèves et comme les volontaires sont plutôt rares, il prend de force les patients.

— Je comprends... alors si nous n'étions pas venus?

— J'aurais eu toutes les chances de mon côté pour figurer dans un avenir peut-être éloigné à la place du sinistre inconnu dont vous avez l'image sur cette photo. Mais depuis une dizaine d'années, le Chinois n'opère plus sur l'île. Il vient chercher ses patients, les emmène dans son vapeur et les débarque en Chine. J'ai eu, par l'annamite qui est revenu de là-bas, sans oreilles et sans nez, des révélations suggestives et littéraires touchant certaine ville de Chine, d'un chic, d'un pittoresque et d'un goût, — il arrondit sa bouche en cul de poule, — une cité d'art dont nous ne pouvons nous faire une idée avec nos idées d'euro-péens et notre imagination bornée.

Oliine dormait, couché sur un lit de feuilles sèches, devant l'entrée de la tente où reposait Conchita. Krühl, Eliasar et le capitaine, assis dans l'herbe, fumaient méthodiquement en commentant pour eux-mêmes l'histoire d'Oliine.

— Nous trouverons le trésor demain, j'en ai la certitude, dit Eliasar. Nous nous diviserons en deux bandes et nous explorerons la côte ouest de l'île que nous n'avons pas touchée. Le trésor doit être intact car ce malheureux paraît l'ignorer. Le « champignon » a été détruit par le temps, il faudra donc nous passer de ce témoin.

Krühl bailla. Eliasar épuisé par la chaleur s'était endormi.

— A demain, dit le capitaine en serrant la main de Krühl qui pénétra sous la tente.

Le lendemain au petit jour Krühl, Eliasar et le capitaine partirent en expédition. Krühl, après avoir hésité un peu, emmena, malgré l'avis de Joaquin, l'espagnol Manolo pour l'accompagner. Manolo tenait en laisse le cochon destiné à découvrir la trufferie miraculeuse que Krühl pensait rencontrer à proximité d'un rocher moussu affectant vaguement la forme d'un champignon.

A midi, les chasseurs rentrèrent les mains vides. Eliasar sombre et préoccupé, avec par instant des accès de gaieté un peu forcée. Krühl énervé et méfiant bouscula la table et souleva la natte fermant l'entrée de la tente.

— Où est Chita? Chita n'est pas là, bon Dieu! Il se tourna vers Bébé Salé. Je t'avais dit de ne pas la laisser s'éloigner, vieil imbécile!

Il siffla plusieurs fois. Personne ne répondit à son appel.

— Je crois que madame est partie se promener dans cette direction, dit Oliine; il n'y a pas plus d'une demi-heure.

On laissa Krühl se calmer seul. A la tombée de la nuit Manolo le reconduisit avec Chita et le capitaine, à bord du bâtiment.

Eliasar resta dans l'île, allongé devant sa porte. Il entendit les matelots chanter et rire sur l'Ange du Nord. Dans les mains de Fernand, l'accordéon poussif s'essouffait au rythme des danses mexicaines. Krühl et sa novia reconciliés faisaient la fête. Vers minuit, Eliasar entendit un grand cri d'homme. On se battait à bord de l'Ange du Nord. Le silence régna subitement, mais pendant une heure, la petite lueur d'une lanterne courut sur le pont de l'avant à l'arrière comme un feu follet.

— C'est donc demain, dit Eliasar, presque à voix haute, que je découvre le trésor?

Il se leva pour toucher du bois et tout en tisonnant le feu à demi éteint, du bout de



LE 5^e JOUR DU DÉBARQUEMENT DANS L'ÎLE, KRÜHL, REVENANT HARASSÉ D'UNE LONGUE RANDONNÉE....

sa canne, il regardait Conrad et Manolo dormant paisiblement, la bouche ouverte, étalant avec la franchise du sommeil, leur bêtise sournoise et pondérée.

plus tenir cette bande de gredins. Il faut les tenir serrés, vous entendez, monsieur Héresa.

— Qu'est-ce qu'il y a eu, hier, demanda Eliasar, j'ai entendu du bruit à bord?

— Ah! rien qui puisse vous intéresser, répondit Krühl avec une brutalité surprenante.

— Le gars est changé, dit Héresa, le bougre se présente debout au vent. On dirait qu'il se doute de quelque chose.

— N'oubliez pas le signal convenu, répondit Eliasar. Quand je laisserai tomber mon mouchoir vous vous éloignerez avec les matelots et vous m'attendrez à côté de la chaloupe.

Krühl donna le signal du départ et prit la tête de l'expédition avec le capitaine Héresa. Derrière lui marchait Eliasar, Dannolt et Conrad suivaient en portant chacun une pelle et une pioche.

La sécurité de l'île étant parfaitement établie, les fusils avaient été laissés à bord. Héresa, Krühl et Eliasar étaient armés chacun d'un pistolet automatique.

La bande contourna la caverne des boîtes à sardines. Le ciel saturé de lumière aveuglante recouvrait le paysage comme une calotte de métal chauffé à blanc. La figure de Krühl ruisselante de sueur semblait un morceau de viande de boucherie. Il s'épongeait le front, reniflait et s'arrêtait fréquemment pour reprendre haleine.

— Pas une goutte d'eau! grommela le Hollandais. Il prit sa gourde, but une copieuse rasade et regarda sa carte.

Il se retourna vers Eliasar et Héresa et leur mettant l'épreuve photographique sur le nez, il glapit: Bouh, bouh, peuh! Voulez-vous me dire, nom d'un chien, voulez-vous me dire où se trouve cette forêt, celle qui est là, là marquée sur la carte.

Eliasar regarda la carte. « Il me semble... Ne nous impatientons pas... cette forêt. »

Krühl ricana: « Cette forêt doit se trouver probablement dans le coin le plus secret de votre étincelante imagination. »

— Bon Dieu! hurla presque Eliasar blême de colère... Ça creve les yeux, ce torrent est le lit desséché de la rivière indiquée sur la carte. Puis-je vous garantir qu'à près de deux cents ans de distance un paysage doit rester ce qu'il était quand cette carte a été dessinée. La forêt est à notre gauche... Et puis je commence à en avoir assez! Depuis plusieurs jours vos manières commencent à m'échauffer les oreilles. Encore un mot et je rentre! Vous découvrirez votre trésor, comme vous l'entendez.

Krühl baissa la tête, se gratta le nez et vexé, se tut.

— Allons, ce n'est pas le moment de se fâcher. Le trésor se trouve peut-être sous nos pieds, cependant que nous nous chamaillons comme de mauvais camarades.

Le mot camarade excita sa sentimentalité: « Nous sommes des camarades et nous devons agir franchement. Pardonnez-moi mon accès de mauvaise humeur. »

Je conçois très bien qu'on puisse se tromper. Héresa et Samuel Eliasar ne répondirent pas, on se remit en marche, Krühl tenant tou-



CHITA FUMAIT

XX

LE TRÉSOR

Eliasar passa le restant de la nuit sans pouvoir dormir. Son imagination le transporta



L'ANNAMITE A FINI DE FUMER!

jours la tête du groupe. Les cinq hommes atteignirent assez facilement le lit du torrent desséché. Les cailloux et les rochers mal équilibrés les uns sur les autres rendaient la route difficile. Krühl geignait et jurait le nom de Dieu sous toutes les formes connues. Une sorte de sentier, ou plutôt une brèche dans la brousse, gravissait à droite le flanc du ravin dont l'arête se perdait dans une forêt de chênes-lièges. Sur les conseils de Krühl dont les chevilles se tordaient sur les roches, on escalada cette crête et l'on traversa la forêt.

— En réfléchissant, dit Krühl, je pense que nous faisons fausse route, car le blockhaus indiqué sur la carte de Low n'est pas autre chose que la caverne des boîtes à sardines. En appuyant sur le nord-ouest, nous devons trouver le « champignon » c'est-à-dire et nous sommes des idiots. Nous avons battu une partie de l'île qui n'offrait aucun intérêt.

— Vous avez peut-être raison, répondit Héresa dont l'attention paraissait très distraite.

La petite troupe suivit le Hollandais qui maintenant avançait à grandes enjambées. Eliasar marchait derrière lui à quelques pas. On parcourut ainsi sans mot dire plusieurs centaines de mètres, puis tout à coup Krühl se retourna et regarda Eliasar, dont les yeux se dérobèrent : « Quoi ! quoi ! Vous ne dites rien ! » grogna-t-il. Il s'effaça pour laisser passer le « toubib ». Eliasar ouvrit la marche. Tout en marchant il battait les buis

sous avec sa canne et fouillait le sol avec le bout ferré. Brusquement il se baissa, et ramassa tranquillement une sorte de petit tubercule noir, comme un nez de chien, il le cassa en deux morceaux et le flaira avant de le tendre à Krühl : « C'est une truffe, dit-il simplement.

— C'est pourtant vrai ! clama Krühl. Alors nous y sommes. Vous avez trouvé le bon coin. C'est une chance... Vous êtes notre porte-veine, mon vieux toubib. Quel malheur d'avoir laissé les cochons à bord !

— Nous pouvons, en attendant nous reposer un peu, dit Eliasar. Vous courez, mon vieux, comme un rat consumé par l'amour.

— Vous l'entendez ! s'écria Krühl, dont la bonne humeur fleurissait les joues. Dans huit jours, ce godelureau changera d'avis... Je le vois déjà se vautrer dans le sein des plaisirs les moins recommandables.

— Pensez-vous ? mon vieux. Je voudrais, oh, je voudrais voir des choux, de vrais choux et des pommes de terre dans un vrai champ de pommes de terre et puis des vaches, des moutons et des arbres comme tous les arbres.

— Alors mangeons, répondit Krühl. Dannolt déballa les provisions et chacun répara ses forces.

— Buons à notre succès s'écria Krühl en levant son verre.

Le repas terminé, sur les conseils du Hollandais, on marqua l'emplacement du trésor de Low afin de le retrouver facilement. Krühl fit une croix avec deux branches d'arbre et la planta à la place où Eliasar avait découvert la truffe, puis on se remit en route.

Une branche craqua. Les cinq hommes surpris se retournèrent et l'on vit apparaître le Russe, grotesque, la figure exsangue, grelottant de fièvre ou d'émotion.

— Messieurs, cria-t-il d'une voix claironnante, l'Annamite ne fume plus l'opium, sa provision est épuisée... alors, il dit que le Chinois viendra nous chercher tous pour nous conduire dans son pays... les uns seront découpés vivants, d'autres... Il ricana leva les bras vers le ciel : Cette île, messieurs, je l'ai toujours dit dégoûtée les corbeaux eux-mêmes, car la charogne qui l'habite n'est pas apprétissante.

Dannolt et Conrad tentèrent de s'emparer d'Oline, mais le misérable sut les éviter avec l'habileté d'un joueur de rugby mar-

quant un essai. Malgré les appels de Krühl qui tentait de l'amadouer, il prit la fuite à travers les herbes hautes qui le dérobèrent à la vue.

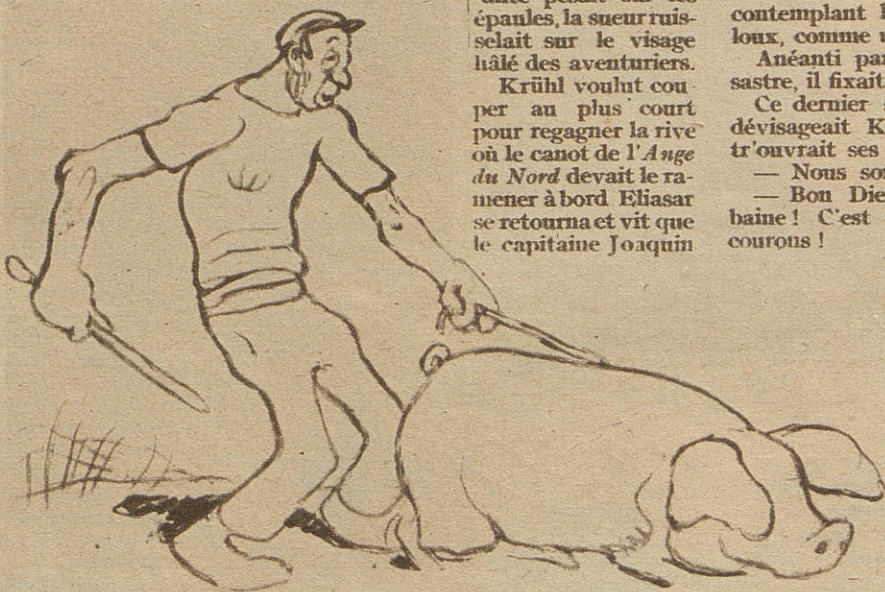
XXI

C'EST LE VENT DE LA MER...

Eliasar laissa tomber son mouchoir devant Héresa qui le ramassa pour montrer que le signal avait été aperçu. Krühl, selon son habitude, marchait en tête en faisant des moulinets avec son bâton.

Il pouvait être deux heures de l'après-midi la chaleur étouffante pesait sur les épaules, la sueur ruisselait sur le visage hâlé des aventuriers.

Krühl voulut couper au plus court pour regagner la rive où le canot de l'Ange du Nord devait le ramener à bord. Eliasar se retourna et vit que le capitaine Joaquin



MANOÏLO CONDUISAIT UN COCHON...

Héresa ra'entissait sa marche. Dannolt et Conrad à ses côtés s'étaient arrêtés pour suivre les explications que le capitaine leur donnait.

Eliasar les yeux fixés sur Krühl dont le large dos vouté le provoquait, ouvrit tout doucement son couteau et le glissa dans la poche de son veston afin de l'avoir tout prêt sous la main.

Plusieurs fois encore il regarda derrière lui. Joaquin Héresa et les deux matelots n'avaient pas bougé de place.

Quelques arbres les cachèrent à la vue d'Eliasar qui alors, soupira bruyamment.

Il était seul, effroyablement seul devant le dénouement de la monstrueuse aventure dont il avait monté les plus petits détails.

Il sentait nettement qu'il ne pouvait plus reculer. A ce moment sa soi de richesses ne le tourmentait plus. Il se savait capable de tuer, mais sans goût en quelque sorte ; sa tâche l'écœurait, et les perles rares contenues dans la ceinture de Krühl, le trésor, celui-là véritable, qu'il avait poursuivi avec tant de clairvoyance et d'opiniâtreté, ne lui laissaient plus aucun désir.

Il toussa plusieurs fois, tâta le manche de son couteau et la lame froide dont il sentit le fil.

Krühl méditatif avançait vite, préoccupé à son habitude. Il chantonait car la récente découverte d'Eliasar lui redonnait de l'espoir et revivifiait sa confiance défaillante.

— Vous savez, dit-il, sans se retourner, j'ai un sale béguin pour la Cubaine. Je lui reconnaitrai quelque chose sur ma part.

— Ah ! répondit Eliasar dont la voix s'étrangla.

Krühl ne parla plus, et son compagnon comprenant que la seconde décisive était imminente s'arrêta un peu pour respirer.

Il sortit son couteau de sa poche. La lame brillait au soleil comme un ventre de poisson. Il assujétit l'arme dans sa main, se rapprocha de Krühl et leva le bras... A cet instant d'écisif le Hollandais se retourna aperçut le geste homicide, la figure affreuse d'Eliasar que la peur décomposait.

Sans comprendre il regardait le petit homme et le couteau étrangement brillant qu'Eliasar ne pouvait lâcher.

— Saleté ! rugit-il. Il se rua sur Samuel

qu'il roula dans l'herbe, lui tordant le poignet. La main s'ouvrit et la navaja tomba sur le sol.

— Ah saleté ! hurlait Krühl... saleté !... Il avait pris Eliasar à la gorge et l'étranglait. La victime râlait, retraits le menton, essayant de mordre la main puissante qui le contraignait à mourir.

— Tu voulais mon argent, hein ? Et tu savais où était caché le trésor de cet imbécile de Krühl ! Il porta la main à son flanc et tâta sa ceinture par dessus sa chemise de flanelle.

D'un bond il fut sur pied et lâcha Eliasar. Subitement sa figure prit une expression de désappointement assez comique. Il fouilla sous sa chemise, déboucla sa ceinture, l'allongea sur l'herbe. Elle était vide.

— Bon sang de bon sang ! répétait Krühl en contemplant la ceinture étalée sur les cailloux, comme une couleur aplatie.

Anéanti par la révélation brutale du désastre, il fixait Eliasar avec des yeux hébétés. Ce dernier s'était remis sur ses jambes. Il dévisageait Krühl. Un sourire narquois entr'ouvrait ses lèvres.

— Nous sommes faits, dit-il simplement.

— Bon Dieu ! bengla Krühl. C'est la Cubaine ! C'est Chita qui m'a volé, courons, courons !

Les coudes au corps ils coururent à travers la forêt.

— Héresa, criait Krühl. Appelez-le Eliasar. Je n'en peux plus. Il s'arrêta près d'un arbre, prit ses flancs à pleines mains pour calmer la douleur aiguë d'un point de côté.

— Héresa ! Eha ! Héresa !

Ils reprirent leur course, vers la grève, vers la mer, le sang battait dans leurs tempes. Derrière eux le bruit d'une galopade leur fit retourner la tête. Ils

aperçurent Oline dans ses habits de pître. Il s'arrêta dès qu'il vit qu'on le regardait.

Eliasar se retourna.

— Laissez-le, laissez cet imbécile.

— Courons ! Courons ! répétait Krühl, dont la voix larmoyait d'angoisse.

— Voici le chemin, s'écria Eliasar, prenons à gauche, toujours tout droit... là... la falaise.

— La mer... hurla Krühl.

Ils atteignirent pantelants le sommet de la falaise surplombant la grève. La mer s'étalait à leurs pieds infinie et calme, à un mille de la côte, l'Ange du Nord, toute sa voilure déployée prenait le large.

— Mon Dieu, mon dieu le canot n'est plus ici, gémit Krühl en s'agenouillant et en s'arrachant les cheveux.

Eliasar debout, la bouche figée dans un sourire raide regardait s'éloigner le navire finement détaillé contre le ciel lumineux. On pouvait distinguer à l'arrière la silhouette ridicule du capitaine Héresa nonchalamment appuyé sur l'épaule de Chita, dont le jupon rouge semblait une fleur éclatante.

A la corne du mât flottait le pavillon noir.

— Ecoutez, dit Eliasar.

Krühl tendit l'oreille.

Portée par le vent la voix aiguë de Bébé Salé arrivait jusqu'à eux. Il chantait la vieille chanson de la côte.

La bonne Sainte Anne a répondu

— Il vente

Et tout l'équipage de l'Ange du Nord reprenait un refrain.

C'est le vent de la mer qui nous tourmente.

PIERRE MAC ORLAN.

FIN

« Le Chant de l'équipage » dont nous publions la fin dans ce numéro, paraîtra prochainement en volume à l'Édition Française Illustrée (30, rue de Provence). Nos lecteurs y trouveront en entier maints chapitres que nous avons été obligés d'écourter, surtout dans les deux dernières coupures de ce pittoresque roman. L'Édition en volume comprendra — cela va sans dire — les illustrations de Gus Bofa que nos lecteurs ont tout particulièrement appréciées. (N. D. L. R.)

LA VIEILLE AVEUGLE DE MASNIÈRES QUITTE SA MAISON



C'est un petit village délivré par les Anglais dans cette région du Cambésis où ils faillirent percer le front allemand. Dans une des maisons à moitié écroulées sous les obus des deux lignes adverses, nos alliés trouvèrent une vieille femme aveugle avec une petite fille de trois ans. Les Allemands qui avaient occupé l'endroit venaient de s'enfuir après un essai de pillage — ainsi qu'en témoignent les quel-

ques meubles et vêtements qu'ils furent obligés d'abandonner devant la porte même — lorsqu'ils virent les Tommies à moins de deux cents pas d'eux. Comme la canonnade faisait rage, il fallut presque la force pour contraindre la vieille aveugle à quitter la maison. " Elle y était née, elle y avait vécu, elle voulait y mourir ". Les Anglais avec une douceur infinie, lui font descendre ici les marches du vieux perron,

J'ai vu.

UNE SCÈNE QUE L'ITALIE NE REVERRA PLUS : L'EXODE DES POPULATIONS DEVANT LA RUÉE AUSTRO-ALLEMANDE



La scène que notre correspondant reproduit sous cette page, évoque quelques-unes des journées les plus désespérées de la guerre : on en vit de semblables en Belgique, en Serbie, en Roumanie et dans nos départe-

tements du Nord pendant cette retraite de Charleroi qui devait se terminer de la glorieuse façon que l'on sait. Ici, le lamentable exode s'aggravait encore du temps affreux. Un vent âpre soufflait et l'eau tombait si dru,

dit un témoin, que des enfants, à tout instant s'affaissaient comme noyés sous les cataractes que le ciel déversait sans répit. Et l'ennemi, qui n'était pas à plus de six milles, tirait à mitraille sur le troupeau de vieillards, de

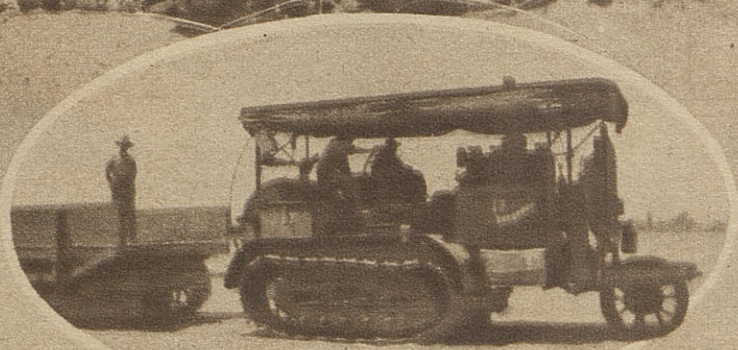
femmes et des tout petits qui s'empêtraient dans les roues des canons. Des blessés, transportés dans des chariots, poussaient des cris déchirants ; les bœufs, les chevaux, effrayés par le canon, fuyaient semant la panique!

J'ai vu.
LES CONTINGENTS FRANÇAIS SUR LA ROUTE DE JÉRUSALEM

Prisonniers turcs gardés par les Français.



Dans les dunes de Bir-Sela.



Tracteur à chenille anglais.



Un train français en route vers le Nord.



Indigènes de Khan-Yunès venant chercher la soupe au camp français.



En voyage par 50 degrés au-dessus de zéro.



Tirailleurs malgaches quittant Port-Saïd.

C'est le 12 décembre, que le commandant en chef de l'armée britannique de Palestine a fait son entrée dans Jérusalem délivrée. La dépêche officielle annonçant cette nouvelle, mentionnait que le général Allenby était accompagné des représentants de l'Italie et de la France. En effet, les contingents français, principalement des éléments de cavalerie, ont pris une part brillante à ces opérations qui viennent d'apporter la sécurité et la liberté aux habitants de la Ville Sainte. Les troupes françaises qui ont coopéré avec les forces anglaises comportaient, outre des soldats de la métropole, des tirailleurs malgaches, qui, suivant l'exemple des tirailleurs sénégalais, se sont vaillamment conduits et ont mérité les félicitations du commandant en chef.

DU SANG DANS LA MER ⁽¹⁾

Roman inédit, par GÉRARD BAUER

Une vieille servante introduisit, après l'avoir annoncée, Maria Lesser auprès de l'Allemand. Il était debout derrière un bureau de bois sculpté.

— Maria Lesski?

— Oui, monsieur.

— Trente-quatre? interrogea-t-il.

— Quarante cent quatre-vingt... répondit-elle.

— C'est bien, mademoiselle, asseyez-vous.

Il avait regardé furtivement lorsqu'elle était entrée une fiche sur laquelle quelques renseignements écrits encadraient une photographie de la visiteur. Il dit :

— J'ai reçu de von Richter, sur votre compte, mademoiselle tous les renseignements indispensables. Il souhaite de vous voir pénétrer en Angleterre, vous installer à Londres. Vous parlez plusieurs langues?

— L'allemand, le russe, l'anglais.

Il s'était penché vers la fiche placée sur la table :

— En effet... En effet... vous parlez correctement le russe et l'anglais?

— Correctement.

— Fort bien... von Richter souhaite faire de vous une... comment dirons-nous... une auxiliaire préposée à le renseigner sur la marine anglaise... Les renseignements que vous pourrez lui fournir par mon intermédiaire peuvent être de différentes catégories : état d'esprit de la marine, répercussion matérielle et morale de notre campagne sous-marine. Enfin des précisions directes concernant les mouvements des flottes commerciales et militaires. Oh ceux-là évidemment on ne les recueille pas en se promenant dans Picadilly ou devant les boutiques des chemisiers, au Strand. C'est plus délicat... plus difficile aussi... plus difficile...

Il parlait lentement. Il avait pris les temps entre chaque phrase et en répétant le mot « difficile » il balayait du bout des doigts, d'un geste alerte et nerveux, les revers de sa jaquette comme pour en chasser des poussières.

Maria Lesser répliqua :

— M. von Richter souhaiterait bien des choses... Je lui ai précisé pourtant le caractère et les limites de ma mission. Je ne lui enverrai que des renseignements d'ordre moral, de ceux qui peuvent aider à prendre le pouls d'un peuple, non point de ceux qui aggravent son mal. C'est une résolution inébranlable.

— Ah !... J'ignorais... Quoiqu'il en soit... Ma tâche demeure la même... A partir de cette heure vous n'êtes plus Allemande mais Russe... Vous avez quitté les confins occidentaux de la Russie quand les armées allemandes y ont pénétré... Puis vous vous êtes réfugiée en Hollande. J'établirai que vous y êtes depuis un an et que vous voulez passer en Angleterre pour gagner votre vie et vous perfectionner dans la langue anglaise... Tout cela ne sera ni très long ni très difficile. Dans une vingtaine de jours, mademoiselle, vous



* J'ai pu gagner Moscou après un voyage long et douloureux car on nous avait entassés dans des wagons de marchandises... » expliquait Maria Lesser.

pourrez partir. Il vous suffira de quelque intelligence pour dissiper à Amsterdam les hésitations ou les suspensions du consulat anglais s'il lui en venait. Ce vous sera sans doute aisé... Vous avez l'air intelligente...

— Je ferai, monsieur, tout ce qu'il me sera possible de faire dans cet ordre.

L'agent de Richter marchait derrière son bureau en réfléchissant. Un instant il s'arrêta, fit une lippe qui porta en avant ses lèvres minces et rasées. Il les froissa dans la paume de sa main ; puis il regarda le revers de son vêtement qu'une fois encore il balaya de poussières imaginaires.

— Une question... mademoiselle... La tâche que vous accomplissez vous l'avez choisie par patriotisme, par vanité ou par goût?

Il y eut un silence pendant lequel Maria Lesser regarda le petit homme, à la face malicieuse et ricanère. Cette tête lui rappelait une des sculptures de l'hôtel de ville — la maison du Diable, la *Duvelshuis* comme on l'appelait dans Arnhem — et qu'elle avait examinée avant de monter chez l'agent... Le policier vit l'hésitation de la jeune femme. Il dit :

— Ne me répondez pas, mademoiselle, si la question est indiscrète.

— Elle ne l'est point, monsieur. J'ai accepté cette tâche ni par goût, ni par patriotisme, mais parce que les circonstances m'y forçaient.

— Ah !... J'aime votre réponse... Elle est franche... J'ai vu quelques espions dans ma vie... Je leur ai presque toujours posé cette question et presque toujours ils m'ont répondu « Par patriotisme ». Ce n'était pas vrai dans la proportion de quatre-vingt-quinze pour cent. La plupart d'entre eux étaient espions... Pardon, vous avez eu un mouvement... ce mot vous gêne...

— Non pas.

— Si... mais il faut appeler les choses par leur nom... On peut les décorer grâce à l'imaginative d'une certaine poésie... Ce sont de beaux habits et c'est tout... Elles demeurent ce qu'elles sont... Et ce n'est pas mal comme cela... Donc ces gens étaient devenus des espions pour de l'argent... Quelques femmes par perversité. D'autres, pour échapper à quelque scandale... C'était un marché entre elles et notre police... Bien peu étaient espions par goût réel... Quelques-uns l'étaient par devoir... Des militaires... Tant pis... car de

cette sorte, j'en ai peu rencontré qui comprennent les lois véritables de ce métier... Je vous ai fait un compliment, mademoiselle, en vous exprimant tout à l'heure que j'avais remarqué votre intelligence... Je ne dis rien, dans cet ordre que je ne pense. Si je ne l'avais pensé notre conversation serait terminée... Et je n'aurais rien ajouté... Mais je veux vous dire un certain nombre de choses que m'ont inspiré une longue carrière et un esprit d'observation... Elles vous serviront probablement de peu, car je sens bien que vous remplissez votre métier à contre cœur. Mais cela importe guère... Le peu que vous accomplirez... tâ-

chons qu'il soit bien fait.

Il s'arrêta, marcha jusqu'à un placard, en sortit un flaconnier à liqueurs et une boîte de cigares.

— Excusez-moi... Je fume et je bois dès le matin. Les cigares et les liqueurs, voilà deux des charmes de la Hollande... Un peu de *schiedam*? Et Maria Lesser ayant refusé il se servit et continua :

— Les espions, mademoiselle, ont des traits communs aux diplomates : il y en a peu d'intelligents et ils ont le goût des formules compliquées et cabalistiques... Ils s'embarrassent de tout un attirail romantique qui est parfaitement ridicule. Je savais que vous alliez venir... j'avais votre photographie... Cela me suffisait à moi, mais ne suffisait pas à von Richter. Il faut qu'il nous donne à vous et à moi un numéro d'ordre qui achèvera notre reconnaissance. Trente-quatre?... quatre cent quatre-vingt ! Cela c'est inutile et niais... Eh bien du petit au grand, c'est la même chose. Ces formules secrètes... cette atmosphère de mystère... ces langages convenus, toute cette armature grotesque et vide, c'est de cela que vivent les diplomates et l'espionnage. Et ils sont dupes eux-mêmes de leur empirisme ; ils s'en contentent. C'est comme cela que nous entretenons un très grand nombre de gens qui ne servent à rien. Les espions militaires attachent pour la plupart de l'importance à des secrets que tout le monde connaît ; les civils nous envoient des renseignements faux ou des futilités. Ou bien ils nous apprennent que ce qu'ils croient susceptibles de nous être agréable. Cela fut toujours ainsi. Le gouvernement allemand était assuré quand il a déclaré la guerre à la France qu'il y aurait des troubles graves dans la République... Y en a-t-il eu? De son côté, la République était persuadée que nous saboterions sa mobilisation... Les chemins de fer devaient sauter, les ponts s'effondrer, et les canaux se vider comme des bœufs fêlés. Rien de tout cela n'est arrivé... Ce qu'annoncent les espions ordinaires et extraordinaires n'arrive presque jamais. Par contre les choses qu'il serait utile de savoir pendant cette guerre et qu'il est le plus souvent facile de savoir — les renseignements les plus simples — nous les ignorons. Et l'ennemi aussi les ignore. Eh bien, mademoiselle, vous pouvez vous appliquer et réussir à en fournir un certain nombre.

(1) Voir le commencement de ce roman dans le n° 124.

« Je vis depuis de longues années en Hollande... De cette petite ville où je tiens en mains, quelques-uns des fils de l'espionnage allemand dans tout ce pays, je crois pouvoir porter un regard clair et net sur les choses. Je n'ai pas besoin de voyager beaucoup... Il me suffit de savoir bien lire, de réfléchir et d'user d'un peu de bon sens. Nous commençons :

— L'Etat-Major de la Marine impériale commence une campagne sous-marine. Elle est destinée à répliquer au blocus économique des Alliés et à lui faire subir à notre tour quelque gêne. Cette gêne, il est nécessaire que nous nous rendions compte dans quelle mesure elle devient effective : or il n'est pas besoin pour cela que vous soyez la maîtresse du ministre du Ravitaillement ou que vous vous introduisiez comme sténographe dans un office royal. Il vous suffira de faire chaque semaine des provisions, des achats divers, denrées et autres et d'en noter soigneusement le prix sur un carnet. Soigneusement et très exactement. J'y insiste, car ce sont ces renseignements les plus simples qu'on ne peut obtenir. Tenez-vous au courant des augmentations et dans la sphère où vous vivrez, tâchez d'en atténuer verbalement les effets. Ne dites jamais : « La situation est grave... La guerre sous-marine est une dangereuse menace. Les Allemands construisent de nombreux sous-marins... » Ne tenez pas des propos qui vous rendraient suspecte et qui seraient vrais en partie. Dites le contraire. Affirmez : « On ne manquera jamais de rien... Les Allemands n'ont pas beaucoup de sous-marins... Et d'ailleurs que peuvent-ils faire?... » Assurez votre position et rassurez l'opinion courante par des affirmations faciles et bienveillantes... Un peu de *schiedam* ? Vraiment ?... Point du tout... Dans ce pays-ci l'alcool est une nécessité.

Il ôta les lunettes, les essuya avec un mouchoir de soie marron et en chaussa de nouveau son nez.

Le vieil agent continua :
— Ainsi donc mademoiselle, ce que je vous demande n'ira pas au-delà de ce que vous souhaitez faire. Je ne fais appel qu'à votre intelligence. Exercez-la, pliez-la, à des tra-

vaux simples et utiles. Et vous nous rendrez de grands services, vous en rendrez à votre pays. Quand vous aurez réussi toutes vos démarches, quand vous serez sur le point de vous embarquer, vous irez chez un de mes correspondants d'Amsterdam, — un garçon assez adroit et qui me transmet tous les rapports venus d'Angleterre sur les questions économiques et maritimes. Il se nomme Semmer ; il habite sur le Damrak près de la Bourse et vous le trouverez chez lui, chaque soir entre quatre et cinq heures. Après cinq heures il fait la partie, tel un bon bourgeois, dans un café du port. Il entretient d'excellentes relations avec les armateurs et les capitaines de la ville... Oh il n'est pas bête. Il vous expliquera la façon la plus prudente et la plus habile de faire parvenir vos rapports. Il a à Londres un certain nombre de marins qui sont ses hommes et font la traversée régulièrement. C'est à eux que vous aurez à faire.

Il se tut. Puis il prit un crayon et inscrivit quelques mots sur la fiche de Maria Lesser. La jeune femme a son tour sortit un carnet et demanda :

— L'adresse exacte de votre correspondant ?

— Semmer 12 Damrak. Amsterdam.
Elle allait écrire lorsque l'agent l'arrêta d'un geste.

— Ah non... Excusez-moi... Il ne faut pas trop compliquer les choses, mais il ne faut pas non plus trop les simplifier... Pas de notes imprudentes... que vous sembliez suspecte au consulat anglais qu'on vous interroge, qu'on vous fouille et vous laissez le nom et l'adresse d'un de mes bons correspondants. Il serait arrêté et ce serait ennuyeux... Ce sont des inconvénients qu'il faut éviter... vous n'avez donc pas de mémoire.

— Je n'en ai plus autant que jadis.
— Tant pis, mademoiselle. Eh bien alors voici un plan d'Amsterdam.

Il avait fouillé dans un tiroir et il en avait sorti un petit plan, détaillé, et sur le côté duquel se trouvait une liste numérotée des édifices civils et religieux.

Il reprit :
— Voici un plan. Je fais une croix au crayon

sur les principaux édifices que vous devez visiter, la Westerkerk, l'Oudekerk, le palais de Justice, le musée, le musée national, la Bourse. Remarquez que je fais ici une croix un peu plus grande parce que nous sommes au Damrak.

(A suivre.)

GÉRARD BAUER.

DEUX SEMAINES DE GUERRE

Du 5 au 18 Décembre

MERCREDI 5 DÉCEMBRE. — Une insurrection éclate au Portugal : le gouvernement est renversé.

JEUDI 6. — Londres attaqué par 5 groupes d'avions.
— Le gouvernement demande la levée de l'immunité parlementaire de M. Charles Humbert.

— Catastrophe à Halifax (Nouvelle-Ecosse) : 4000 morts, 3000 blessés.

VENDREDI 7. — Le Sénat américain vote la guerre contre l'Autriche-Hongrie.

— La bataille des Set Communi, en Italie, redouble d'intensité.

SAMEDI 8. — L'Equateur rompt avec l'Allemagne.

— Le général Allenby s'empare de Jérusalem.

DIMANCHE 9. — Le président du Sénat d'Helsingfors demande à la France de reconnaître l'indépendance finlandaise.

LUNDI 10. — Reprise de l'activité de l'artillerie dans le Cambésis.

MARDI 11. — Le gouvernement demande à la Chambre l'autorisation de poursuivre MM. Caillaux et Loustalot.

MERCREDI 12. — Violents combats entre Brenta et Piave. Un train de permissionnaires déraile sur la ligne de Modane, nombreux tués et blessés.

JEUDI 13. — M. Calonder est élu président de la confédération helvétique.

Deux violentes attaques allemandes repoussées par les Anglais près de Bullecourt.

VENDREDI 14. — M. Lloyd George prononce un important discours à Londres.

SAMEDI 15. — Le bruit court que l'ex-tzar se serait enfui de Tobolsk.

Les Austro-Allemands progressent légèrement entre Brenta et Piave.

DIMANCHE 16. — La commission des 11 à la Chambre vote les poursuites contre MM. Caillaux et Loustalot.

L'armistice avec l'Allemagne est signé par les bolchevicks.

LUNDI 17. — L'armistice entre Russes et Allemands commence à midi.

MARDI 18. — Le transport *Chateau-Renault* coulé en Méditerranée.

— Raid d'avions allemands sur Londres.

NOUVEAUTÉ : GASTON SORBETS

LUEURS ET REFLETS DE LA GUERRE

« ...Ceux qui combattent ne pourront, sans être remués, entendre la voix familière, la voix fraternelle qui chante dans ces pages. »

Albéric CAHUET, *L'Illustration*.

« ...Des impressions de guerre rendant scrupuleusement des visions du front, d'une remarquable unité de tenue morale et littéraire. »

Les Annales.

« ...La prose est d'une pure qualité, les vers d'une souplesse ailée; on passe de l'une aux autres sans à-coups et il se dégage de cette alternance, avec une grande sensation de nouveauté, un exceptionnel agrément. »

St-L., *La Nouvelle Revue*.

« ...D'un observateur à la vue perspicace, notateur incisif, paysagiste de la plume, psychologue pénétrant, *Lueurs et Reflets de la Guerre*, compte parmi les meilleures nouveautés de ces dernières semaines. »

Camille LE SENNE, *La France*.

Un volume in-18... net 4 francs.

AUTRES NOUVEAUTÉS DE LA MÊME LIBRAIRIE :

Jeph, le Roman d'un As, par Henry DECOIN (4 fr.)
Savoia ! La Guerre des Cimes, par Eric ALLATINI (2 fr.)
Cassinou va-t-en guerre, par Ch. DERENNES, illustré (4 fr.)
Chasseurs de Boches, par Jacques MORTANE (4 fr.)

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE,
30, Rue de Provence, Paris.



La collection de notre pathétique roman cinématographique adapté par Guy de Téramont RAVENGAR est en vente dans les bureaux de l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris. — Envoi franc contre un mandat de 2 fr. 90



Pour conserver les numéros de *J'ai vu*... procurez-vous notre RELIEUR ÉLECTRIQUE, 3 fr. 75 franco.

FORCES INCONNUES

Avec la RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 88. GRATIS.

ON NE PEUT JAMAIS PRÉVOIR LES COMPLICATIONS AUXQUELLES PEUT CONDUIRE UNE AFFECTION DES REINS

Les reins à l'état normal purifient le sang et lui permettent de porter dans tout l'organisme des éléments vivifiants. Mais lorsque les reins (*vulg. rognons*) sont faibles ou malades, leur rôle est renversé et alors les poisons et déchets séjournent dans le sang et portent la maladie dans tout le corps.

C'est alors que vous devez considérer l'acide urique comme votre plus grand ennemi. Ses cristaux acérés s'incruster dans les muscles, dans les nerfs, dans les articulations rendant chaque mouvement extrêmement douloureux.

Si la douleur est vive, soudaine et se fait sentir dans le dos, c'est le lumbago ; aiguë comme une flèche, si elle se fait sentir le long de la cuisse ou de la jambe, c'est la sciatique ; sourde, continue dans les épaules, les mains, les genoux et les articulations, c'est le rhumatisme.

La nervosité, l'irritabilité, l'inflammation de la vessie, le mal de dos, la gravelle, la pierre, l'incontinence, les gonflements de l'hydropisie, les sueurs froides, l'insomnie sont aussi des symptômes très importants dus à l'action nocive du poison et ils indiquent que les reins exigent de suite toute votre attention. Ne négligez jamais vos reins, maintenez-les en bon état, si vous tenez à conserver la santé.

Seul, un traitement approprié et un remède spécial pour les reins peuvent rétablir ces organes blessés.

Les Pilules Foster pour les Reins ramènent doucement à la santé ces organes accablés de travail. Elles les cicatrisent, elles les fortifient et leur permettent de chasser l'acide urique, l'eau en excès qui séjournent dans le corps. Elles leur permettent aussi de purifier le sang, de nettoyer, de laver, de décongestionner la vessie et tout l'appareil urinaire. Les Pilules Foster guérissent la cause du mal et font disparaître les maux et les douleurs dont l'acide urique est la cause.

Les Pilules Foster sont vendues par tous pharmaciens au prix de 3 fr. 50 la boîte ou six boîtes pour 20 fr. impôt compris ou franco par la poste. H. Binac, pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris.

J'ai vu
EN MARGE DE LA GUERRE



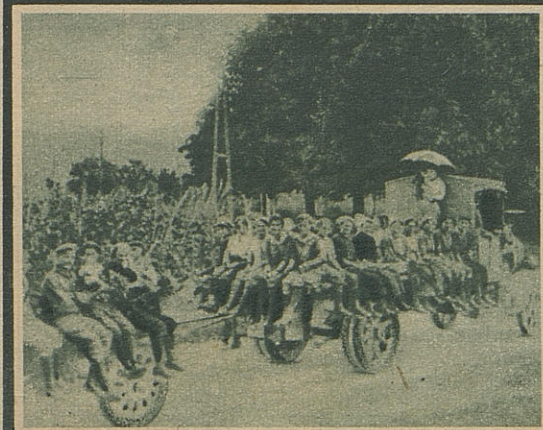
Sur le front italien entre Brenta et Piave : l'empereur Charles d'Autriche (X) suit sur la carte les opérations.



Artilleurs de tranchées ramenant un petit mortier capturé dans un blockhaus allemand.



A Rio de Janeiro, le sénateur Ruy Barbosa parlant en faveur de l'Entente après la rupture avec l'Allemagne.



L'activité dans les usines de guerre allemande : ouvrières allant au travail sur des camions militaires.



Une affiche pour la Collecte de l'Or dans le département du Rhône.



Les nouveaux uhlands ; patrouille allemande pénétrant dans un village russe abandonné par les maximalistes.



M. André Paisant, député chargé du rapport des Onze dans l'affaire Caillaux.



M. Loustalot, député, qui est impliqué dans les poursuites contre M. Caillaux.



M. Calonder, le nouveau président de la Confédération helvétique, récemment élu.



M. Lescouvé, le nouveau procureur général près la Cour d'appel de la Seine.



M. Scherdlin, le nouveau Procureur de la République, qui remplace M. Lescouvé.



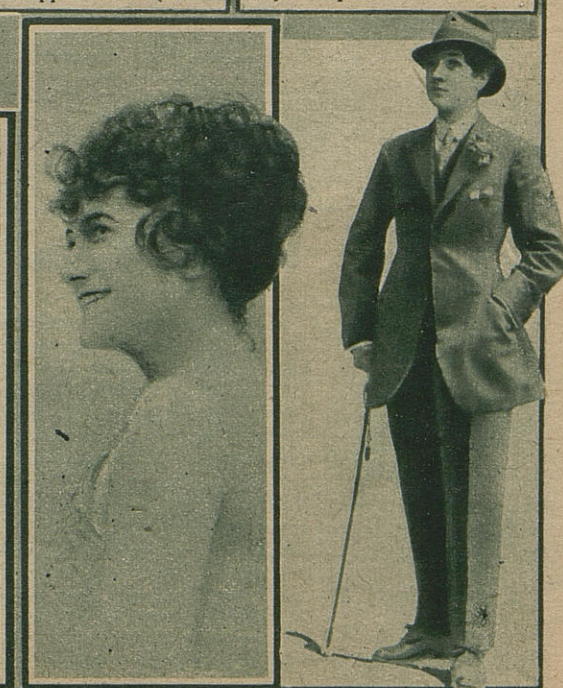
Le mariage du lieutenant de Pymaly et de M^{lle} Chaumet, fille du député, ancien ministre de la marine.



Le g^{ral} Tcherbatcheff, et l'armée russe qui a conçu l'armistice sur le front roumain.



Une jeune artiste de talent, M^{lle} Monnette, élève préférée d'Auguste Rodin et le buste remarquable qu'elle a fait de l'illustre maître et que celui-ci trouvait le plus ressemblant.



Aux Folies-Bergère, M^{lles} Béri-Angère et Devilder, deux étoiles de la *Revue Féerique* de Charles Quinel et Henri Moreau, en deux actes et cinquante tableaux, si merveilleusement et si luxueusement montée par M. R. Beretta.



Silhouettes féminines.

Le seul sacrifice, au point de vue mode, que les femmes aient consenti à faire à la guerre, c'est de remplacer les souliers à haute tige par de petits souliers vernis. Pour le reste, tout est comme l'an passé avec, sur les manteaux, un peu plus de fourrure. Les cols, surtout, sont grands et le geste à la mode est de s'y blottir pour ne plus montrer, avec un bout de nez, que les yeux. Manchons minuscules et ronds, et comme chapeau une manière de turban indien fait

Pour la petite classe.

de tissu métallique voilé de tulle noir. Les tout petits suivent la mode de leurs mamans. Sur d'adorables manteaux à même forme droite assez ample, ceinturée à la taille, même grand col, derrière lequel luisent les yeux frais et candides. Chapeaux bien enfoncés, garnis de fourrure. Deci de là, coiffant boucles blondes et brunes, de petits bérets basques aux vives couleurs mettent un air de gaité dans les parcs et les avenues, que la neige et le ciel d'hiver endeuillent.



Depuis quelques jours, les dépêches officielles ont annoncé de grandes concentrations de troupes allemandes sur le front des Flandres ce qui semble indiquer qu'Hindenburg, libéré des soucis du front oriental, aurait l'intention de reprendre la course à la mer. Mais nos alliés britanniques font bonne garde, et le maréchal Haig

n'a pas coutume de laisser l'initiative à ses adversaires. Toutes les nuits, malgré les intempéries, des partis de soldats anglais pénètrent dans les lignes allemandes, les criblent de grenades, de bombes, — comme on le voit ici d'après un document allemand, — et ne se retirent jamais sans emmener de nombreux prisonniers avec eux.

FILUDINE

et paludisme



Excès de bile
Diabète
Teint jaune
Coliques hépatiques - Cirrhoses

Tous ceux qui ont une affection au foie ou à la rate, tous les diabétiques, tous les anciens coloniaux éprouvés par les fièvres doivent recourir à la

FILUDINE

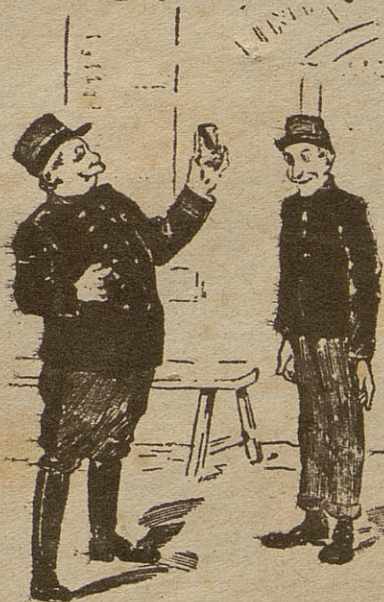
ACADEMIE DE MÉDECINE
Mémoire du Dr LEGRAND
Médecin principal de la Marine. Lauréat de l'Académie de Médecine (19 mars 1912).

Ph^m et Etab^l Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon franco, 11 francs

L'hématozoaire, agent causal du paludisme, est introduit dans le sang par un moustique, l'anophèle. La science a trouvé un nouveau remède : la *Filudine*, spécifique véritable du paludisme, non toxique et très énergique, et dont l'usage permet de combattre victorieusement ce fléau, qui décime nos colonies.

Pagéol

Energique antiseptique urinaire



Guérit vite et radicalement.

Supprime les douleurs de la miction.

Évite toute complication.

Communication à l'Académie de Médecine du 3 Décembre 1912.

Préparé dans les Laboratoires de l'Urodonat.

Etablissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris. La demi-boîte franco 6 fr. 60. La g^de boîte, franco 11 fr.

LE MAJOR. — Du Pagéol, mon garçon; et dans huit jours il n'y paraîtra plus.

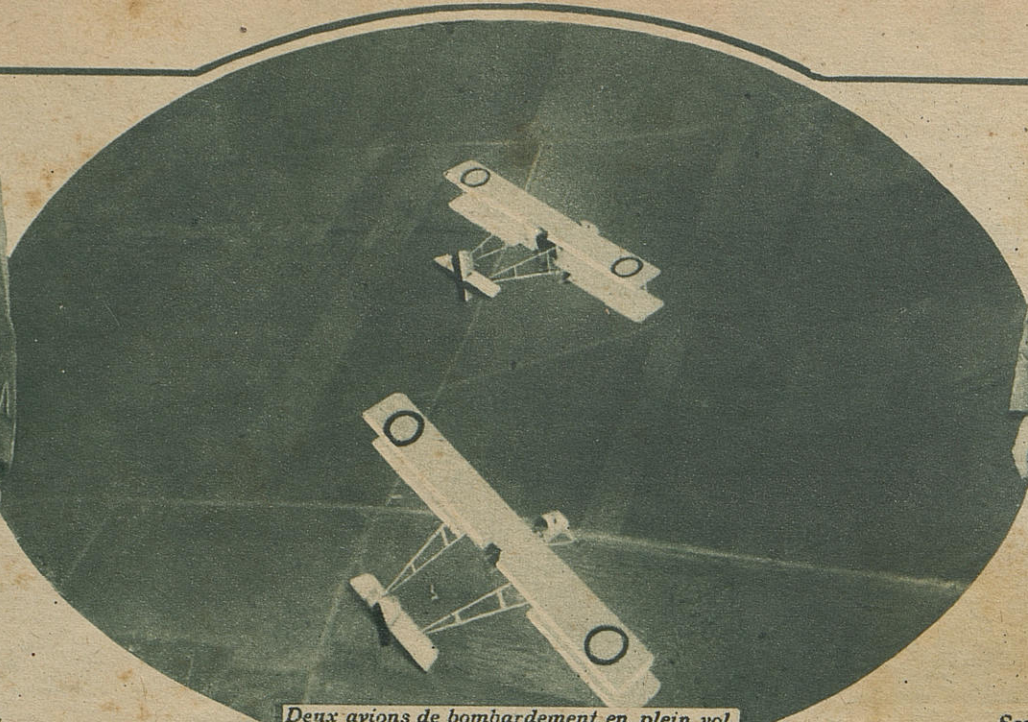
J'ai le plaisir de vous faire savoir que votre Pagéol est un produit précieux, et qu'il m'a donné des résultats excellents; Je le prescrirai toujours largement.
Je vous autorise à publier cette déclaration qui sera utile à ceux qui ne connaissent pas vos merveilleux produits.
Dr VINCENZO ROSSO, interne de l'hôpital civil de Catania.

J'ai vu.

UN CURIEUX CLICHÉ D'UN BOMBARDEMENT PAR AVIONS



Sous-lieutenant Hoff.



Deux avions de bombardement en plein vol.

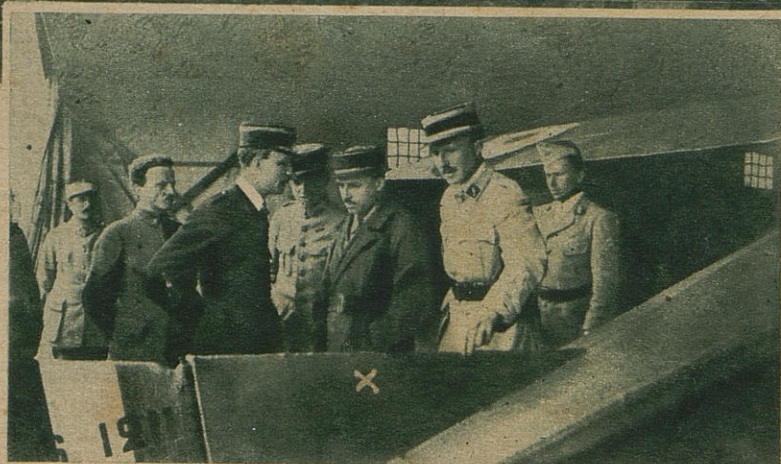


Sous-lieutenant de Ram



Les torpilles d'une de nos escadrilles tombent sur un centre stratégique ennemi.

Le curieux document que nous reproduisons au milieu de cette page est un cliché fait par un observateur photographe au moment même où l'escadrille de bombardement à laquelle il appartenait venait d'accomplir sa mission. C'est à l'instant précis où les avions français, survolant les usines de munitions ennemies qu'ils étaient chargés de bombarder, venaient de lâcher leurs redoutables



Gilbert (X) instruisant les aviateurs d'une escadrille sur le front

torpilles. Quel audacieux photographe a fait jouer le déclin de son appareil, ayant la chance de réunir sur la même plaque avec les projectiles lancés par ses camarades, les torpilles que comme observateur, il venait de laisser tomber. La majeure partie des projectiles français partirent et incendièrent les grandes usines dont on voit sur le cliché les hautes cheminées couronnées de fumée.